Journal des anthropologues

Association française des anthropologues

150-151 | 2017

Racisme et sexisme

Terreur globale : répétitions, singularités

Monique Selim

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jda/6735>

DOI : [10.4000/jda.6735](https://doi.org/10.4000/jda.6735)

ISSN : 2114-2203

Éditeur

Association française des anthropologues

Édition imprimée

Date de publication : 15 novembre 2017

Pagination : 9-12

ISSN : 1156-0428

Référence électronique

Monique Selim, « Terreur globale : répétitions, singularités », *Journal des anthropologues* [En ligne], 150-151 | 2017, mis en ligne le 15 novembre 2019, consulté le 06 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/jda/6735> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/jda.6735>

ÉDITORIAL

TERREUR GLOBALE : RÉPÉTITIONS, SINGULARITÉS

Monique SELIM*

L'été 2017 aura semblé n'en plus finir d'apporter son lot quotidien de nouvelles effroyables : les attentats se seront succédés à une vitesse accélérée, chacun avec sa marque propre, tous cependant avec beaucoup de similarités. Tout se passe comme si un scénario devait être à l'infini répété et cette répétition générale interpelle en premier lieu l'anthropologue. Le véhicule bélier initié à Nice le 14 juillet 2016 est l'objet d'une réappropriation de tous bords, faisant délaissier relativement les explosifs divers qui, de Karachi à Kaboul, en passant par Londres avaient été privilégiés pendant de nombreuses années. De ce point de vue, les djihadistes islamistes ont réussi à s'ériger mondialement en modèles si bien que les suprématistes blancs, héritiers du Ku Klux Klan, les copient sans vergogne à Charlottesville aux USA. Au-delà de ce constat se fait jour un mode désormais global et facile de semer la terreur pour éventuellement simplement exister de façon visible, se signaler. Ainsi le chauffeur de la BMW qui fonce sur une pizzeria du village de Sept-Sorts en Seine-et-Marne voulait hypothétiquement se suicider. Ce vigile, que

* CESSMA (Centre d'études en sciences sociales sur les mondes africains, américains et asiatiques) - UMR 245 – Université Paris-Diderot – Case courrier 7017 – 75205 - Paris cedex 13.
Courriel : monique.selim@ird.fr

sa profession destine à la protection des autres, aurait choisi ce moyen tonitruant de se manifester.

Les faits dérangent et en priorité les autorités : où commence et où s'arrête le terrorisme ? Quand, comment employer le mot ? Aux USA, même les Républicains ont qualifié de terroriste l'extrême droite haineuse qui a frappé à Charlottesville, faisant ainsi une équivalence entre islamistes et néonazis. En France, l'individu esseulé qui a tué une adolescente dans sa folle aventure est lavé de tout soupçon terroriste, sans que l'on sache réellement pourquoi puisqu'il est déclaré pénalement responsable. Il en va de même pour celui qui a foncé sur un autobus à Marseille et tué une femme : la « piste psychiatrique » est suivie, dans une très étrange opposition au « terrorisme ». Sans prendre partie dans un débat formel aux accents potentiellement scholastiques, force est de constater qu'une expansion confusionnelle du fait et du terme terrorisme est à l'œuvre comme si la reproduction avait fait éclater une bulle. Il y aurait certes encore les fous de Dieu, solitaires musulmans ou se rattachant à l'un des nombreux groupes islamistes, décrétés et se croyant terroristes, sorte de label après lequel d'aucuns courraient ; il y aurait aussi ceux qui partageraient un projet, une conviction politique comme les extrémistes américains du XXI^e siècle, à la manière des anarchistes russes du début du XX^e ; mais derrière la foule de ces protagonistes, pourrait se présenter n'importe qui, au sens propre du terme, animé d'une vague intention personnelle, à laquelle il donnerait une extraordinaire force en adoptant le modèle dit « terroriste », sans pourtant en recevoir la nomination officielle.

Cette resingularisation du terrorisme, qui fait un peu penser à la violence meurtrière de l'*amok* malais, mérite une attention anthropologique dans les scansionnements qu'elle vient rythmer. En effet d'un côté la répétition dissout l'identité supposée originaire du terrorisme dans les représentations qui font de l'islam le grand ennemi ; de l'autre la réappropriation du schème terroriste où essaient les singularités et les idiosyncrasies de toutes sortes, terrorise au sens le plus traumatique du terme. Répandre la terreur est un droit et la voiture bélier est un moyen performant, parmi d'autres, que tout

« terroriste » peut utiliser. Voilà qui est nouveau dans un système où d'une part le droit d'être soi ne connaît aucune limite (n'est limité par aucune altérité), pas plus celle concernant la vie que la mort, et où d'autre part, les *modus operandi* s'échangent sur un marché global. Fleurs et bougies ne suffisent plus aux résistances incantatoires qui sont devenues des rituels obligés depuis les attentats de 2015 à Paris contre *Charlie Hebdo* et le supermarché casher.

Prêtons attention à la riposte américaine sous ses deux faces apparemment antagoniques dans la mesure où elle pourrait inspirer d'autres mouvements. Le *doxing*, c'est-à-dire la recherche et la dénonciation sur internet des acteurs du rassemblement d'extrême droite, avec mise à la connaissance de tous sur le web des informations sur les profils personnels, a débuté de façon militante dans la société civile. Ce type de chasse aux sorcières est connu de longue date des mobilisations chinoises face à des événements particulièrement significatifs de la corruption des dignitaires de l'État-parti. C'est définitivement une manière d'abattre l'adversaire en le terrorisant. Trump est allé plus loin en proposant de réactualiser les façons de faire légendaires attribuées au général Pershing en 1908 : ce dernier aurait fait exécuter 49 musulmans philippins avec des balles trempées dans du sang de porc, puis les aurait fait enterrer dans des peaux de porc, relâchant le cinquantième pour porter témoignage. La terreur inspirée par de tels faits serait la seule manière de mettre fin au terrorisme islamiste aux yeux de Trump.

La terreur contre la terreur ou l'injonction pacificatrice hédoniste à continuer à vivre comme avant, à jouir de chaque instant sur toutes les terrasses de café et de restaurant du monde, de Bamako à Ouagadougou, en passant par Barcelone et Cambrils, véritables proies héroïques et iréniques offertes en victimes expiatoires ? Tel serait le dilemme hégémonique dans lequel les populations, où qu'elles se trouvent, seraient placées par les réponses médiatiques aux attentats, avec un fort penchant pour l'affirmation d'un retour immédiat à la normalité d'une vie « normale », qui serait l'idéal partagé, la plus haute aspiration du plus grand nombre. Et c'est précisément à cette vie « normale » que les dits terroristes de tous

camps, qui n'y voient que médiocrité, entendent mettre fin pour leur compte propre, entraînant avec eux tous ceux qui tombent sous leurs coups.

Du côté des États il en va autrement, les lois sont durcies, l'urgence est décrétée, la guerre sévit en se déplaçant, tandis que les frontières se ferment mettant tous les migrants sous la bannière de potentiels terroristes. L'invocation sécuritaire ne peut plus occulter la coquille vide de la sécurité, aucun gouvernement ne pouvant imaginer assurer la surveillance totale des consciences et des ordinateurs de ses ressortissants. Les chercheurs en sciences sociales scrutent régulièrement le paysage des divers terrorismes, comparés, confrontés sous plusieurs angles et la dernière étude¹ en date met l'accent sur les dimensions processuelles et subjectives, tout en prenant en compte les causes structurelles, des phénomènes de radicalisation après avoir démystifié la valeur du terme.

Dans une perspective anthropologique il importe avant tout d'appréhender les singularités des logiques individuelles et collectives replacées dans la conjoncture générale de leur émergence et d'éviter les catégorisations systématiques, soit racialisantes qui sont privilégiées par les explications déterministes postcoloniales et décoloniales, soit pathologisantes. Les terreurs sont multiples et se donnent à voir sur de multiples fronts, décuplant les schizes et accroissant les clivages là où l'on croirait tenir des pistes de significations solides. Elles obligent plus que jamais à se défaire de toute appartenance, à être atopique, dans une *épokè* husserlienne, c'est-à-dire à abandonner les clefs explicatives qui fonctionnent comme défenses, pour accéder à l'intelligibilité de leurs indémêlables fils ; c'est la seule issue pour ne pas rester en suspens face aux éclats de sens létaux que n'ont pu maîtriser les sujets projetés dans leur propre terreur. Le *Journal des anthropologues* consacrera un prochain numéro à l'analyse des phénomènes en jeu.

¹ *Saisir les mécanismes de la radicalisation violente*. Sous la direction de Xavier Crettiez et Roman Sèze, rapport de recherche pour la Mission de recherche Droit et Justice (2017).